

## Locke

## Quelques observations sur l'écriture de John Locke et quelques clés pour la lecture

**Philippe Barranger** 

Philopsis: Revue numérique

https://philopsis.fr

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

Un texte , qu'il soit littéraire, philosophique , juridique ou administratif, qu'il soit écrit dans quelque langue que ce soit, ou simplement un énoncé oral, est avant tout l'expression d'une pensée. Or, qui dit expression dit passage par un intermédiaire, c'est-à-dire par un code linguistique , lequel traduit en unités toutes prêtes les subtilités de l'esprit. Mais il est évident que les caractères propres à une langue donnée influent sur les modalités de la conception d'un auteur. Ainsi, pour un auteur allemand, c'est-à-dire quelqu'un qui pense en allemand, l'idée de regarder est d'abord l'idée de voir, sehen, réorientée par la particule zu. Ou encore, l'objet de ce regard, toujours pour le même auteur, est conçu directement comme tel par la forme qu'il prend dans le texte, à savoir l'accusatif. Une traduction en français d'un passage contenant sehen, zu et un nom à l'accusatif fera appel à un verbe spécifique qui omettra la référence à la faculté de vision d'une part, et ne marquera pas le rapport qui lie le verbe et son complément d'objet direct, d'autre part. C'est assez dire que la traduction, selon l'adage bien connu, est une trahison ou, au moins, une transposition du texte original. Ce qui, d'ailleurs, ne signifie pas le moins du monde qu'une traduction ne puisse pas se révéler plus précise, plus nuancée et plus fine que l'original, mais ceci est une autre histoire.

Il y a par conséquent intérêt à lire les auteurs dans leur langue autant que faire se peut et, bien sûr, Locke ne fait pas exception. Le texte de l'Essay... n'est certes pas d'une difficulté insurmontable bien qu'il puisse effrayer, voire rebuter un lecteur qui ne serait pas versé dans la langue anglaise. Locke, d'une manière générale, présente au lecteur étranger des problèmes supplémentaires que l'on peut ranger dans trois catégories. Il écrit une langue que l'on peut qualifier, non pas d'ancienne, puisque l'Essay...a été publié en 1690, mais de « vieillotte ». Sans ressembler à une langue inconnue, à une autre langue que l'anglais appris au lycée, l'anglais de cette époque nous confronte à quelques archaïsmes, rapidement maîtrisés et, en général, plus propres à perturber le lecteur moderne qu'à le démoraliser complètement. Plus difficile est la question de la langue philosophique. Notre auteur traite, en effet, de problèmes ardus et le lecteur - qu'il soit étranger ou qu'il soit anglais, d'ailleurs - doit parfois s'arrêter pour vérifier qu'il suit bien la conceptualisation en cours, car il s'agit souvent bien de cela et toute imprécision dans l'élaboration des concepts ou des définitions serait sanctionnée ultérieurement par l'incompréhension du raisonnement.

De même, et pour continuer dans l'ordre des problèmes inhérents à la langue philosophique, il y a lieu de « réviser » toute la partie de la grammaire qui traite de la causalité, de la concession, de la comparaison, de la condition, *etc.*. Enfin le troisième point sur lequel il faut insister tant soit peu est ce qu'on peut appeler le *style*, que, pour la simple lecture du texte, on peut ramener à quelques particularismes comme, par exemple, l'usage du participe présent pour présenter l'hypothèse de ses raisonnements dans certaines démonstrations. Ajoutons que, dans le cas qui nous occupe, à savoir, le livre IV de l'*Essay...*, on trouve moins de ces tours spécifiques que dans, par exemple, les deux *Traités...* 

Nous nous proposons de présenter une rapide étude de chacune de ces trois catégories de difficultés afin de « dédramatiser » la lecture de l'*Essay....* Dans un deuxième temps, nous nous efforcerons de soutenir l'effort de notre lecteur hésitant de Locke , en proposant la lecture « expliquée » d'un ou deux passages de l'*Essay...* Il faut cependant garder constamment à l'esprit que le problème n'est pas de *traduire*, mais de *comprendre*. On n'insistera jamais assez sur cette vérité, pourtant d'une pureté cristalline , *qu'il est impossible de traduire ce qu'on ne comprend pas et qu'il est inutile de traduire ce que l'on comprend.*, à moins de travailler pour aider un public non initié, qui doit cependant s'attendre à une perte, si faible soit elle , dans la transmission de la pensée de l'auteur.

## L'anglais du XVIIème siècle

Une des caractéristiques principales des langues qui nous viennent directement des siècles passés est le défaut de fixation de l'orthographe.

Dans la plupart des cas, les différences sont cependant minimes et il suffira d'un peu de sang-froid pour éviter de s'énerver à la lecture de mots comme *Mathematicks* (p.529, 1.28) ou *Sceptick* (p.531, 1.23).

On pourra toutefois faire observer que l'anglais de cette époque conserve l'usage de la majuscule pour les substantifs, usage abandonné en anglais moderne (mais pas en allemand !).

Outre l'orthographe proprement dite, la morphologie a parfois de quoi étonner un lecteur moderne. Toujours le problème de la fixation de la langue. On constate que, dans de nombreux cas, on se trouve en présence de formes étymologiquement justifiées que l'anglais moderne a fini par enregistrer sous une forme figée. Ainsi, on trouve *our selves*, en deux mots, qui aujourd'hui n'en font plus qu'un (p.525, l.11), de même que *it self* (p.531, 1; 11 ou encore p.532, l. 32) ce qui pourrait faire penser à un système si l'on ne tombait par hasard sur un *himself* en bonne et due forme à la dix-huitième ligne de la même page 531! Dans le même ordre d'idée, le texte nous propose *no body* (p.530, l. 4), et des traits d'union dans *where-ever* (p.531, l.30) ou *juxta-position* (p.539, l.11), qui sont des formes de passage, la soudure n'étant

pas encore effectuée entre les éléments. Il convient de souligner qu'une telle orthographe ne fait que nous faciliter la compréhension intime de ce que nous lisons. Il en est de même de *habitudes* (p.548, l. 35) qui est le mot français n'ayant pas encore subi l'apocope qui le transforme en *habits*.

Le même flottement s'observe pour les formes du verbe *forget*, construit sur *get*, et qui donne, fort logiquement, *forgot* au participe passé (p.528, 1.27) alors que l'anglais moderne en fait à cette forme *forgotten*! (Rappelons que la terminaison *-en* est d'origine germanique et, inaccentuée, a tendance à disparaître. L'anglais d'Amérique, pourtant, garde *gotten* comme variante de *got* au participe passé.)

On notera également la forme ancienne *shew* du verbe (moderne) *show*. Il s'agit d'une variante archaïque, encore utilisée au siècle suivant, par David Hume, notamment.

Le terme *changeling*, rencontré p.569 et suivantes, à l'occasion d'une discussion sur les questions posées par le nominalisme, peut se révéler une énigme pour ceux qui ne possèdent qu'un dictionnaire « ordinaire ». Et par dictionnaire ordinaire, j'entends aussi bien les ouvrages de traduction, anglais -français, que certains dictionnaires unilingues d'usage courant. Il faut un ouvrage très documenté (le poids, toujours le poids!) ou ancien pour découvrir les sens archaïques du terme : il désignait autrefois un débile mental, un *imbécile* ou un *idiot*, ces mots étant à prendre dans leur sens fort. Le sens d'enfant « échangé » reste le sens étymologique mais les effets inattendus, censés résulter d'un tel échange, et la perplexité qui en découle pour les observateurs prenaient, dans cette acception, le pas sur le sens d'origine. Locke prend le terme dans ce sens, entendant par là « une catégorie intermédiaire entre l'homme et la bête », que l'on suppose désignée par ce mot.

La syntaxe aussi peut se révéler archaïque dans le texte de Locke, au point de ressembler à un devoir d'élève! Il arrive par exemple que notre philosophe ignore les formes interrogative ou négative modernes, en do ou do not. Voyez donc ce qu'il écrit à la page 525,ligne 10 : What do we else but perceive..., ou trois lignes plus loin: What do we more but perceive...Dans ces deux interrogations, le verbe do a un statut de verbe lexical, avec le sens de faire, et non celui d'auxiliaire de la forme interrogative. Page 528, il écrit, à la ligne 32 : I find it comes not short of perfect certainty, une belle phrase négative qui brille par l'absence de l'auxiliaire do. Il récidivera à plusieurs reprises : he knows not that...(p.531, 1.22) ou encore I say not this, that... (p.541, 1.30). C'est que l'auxiliaire do est un raffinement de l'anglais : son rôle consiste à juger de la pertinence d'un prédicat. Je m'explique . Si l'on considère le fait de parler allemand, en relation avec un certain Joe, on peut dire Joe speaks German., ce qui est une affirmation simple. Maintenant, introduisons do entre Joe et son talent supposé. Il y a alors réexamen de la proposition et une nouvelle énonciation : Soit la proposition est mise en question : Does Joe speak German?, soit elle est niée: Joe does not speak German., soit elle est réaffirmée avec une vigueur nouvelle : Joe does speak German., qui en dit plus long que la forme initiale. C'est un peu le phénomène qu'illustre en français la forme en est-ce que...? ou, plus encore, la question avec valeur affirmative renforcée N'est-ce pas que...? où l'énonciateur prend son interlocuteur à témoin. En anglais moderne, le choix entre les formes interrogative et négative différentes a pour ainsi dire disparu, cédant la place à l'utile auxiliaire « central » qu'est do. L'anglais du XVIIème siècle avait encore ce choix

Ce qui reste néanmoins la principale difficulté dans ce texte, pour des lecteurs non spécialisés, c'est la qualité du style, le registre de la langue, qui, chez les auteurs des temps passés, était invariablement le registre élevé, le « style noble ». Il fait parfois sourire aujourd'hui, ce style noble, avec ses imparfaits du subjonctif en français, avec ses deuxième et troisième personnes du singulier en -st et en -th, avec ses pronoms en th-, en anglais, toute la famille des thou, thy, thine, thee, que l'on n'apprend plus aux écoliers modernes. Mais c'est le style dans lequel écrivirent Chateaubriand, Voltaire, Madame de Sévigné ou bien Donne, Sheridan, Walter Scott et...Locke.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr